

coup plus longues que les phrases rapides qu'on lui donne à traduire; on le reprend énergiquement. Au fond, la mimique des visages suffit presque à faire comprendre ce que l'on entend dire de part et d'autre. Aussi n'y a-t-il pas grand mal aux flots d'éloquence, aux envolées passionnées de Trenner, qui ne sont pas toujours inutiles, permettant de noyer dans une grande confusion des questions dangereuses.

Cet homme, qui a parfois de la finesse, est un illuminé. Il a toujours un plan pour solutionner les problèmes les plus ardu; il en a même pour terminer la guerre, et il propose très sérieusement de se faire déléguer à Genève pour persuader les belligérants de la nécessité de cesser le feu. Il ira à la Kommandantur pour en parler à Zaewecke, mais il ne réussit pas à le convaincre. Il parle de faire construire pour nos travailleurs de Bizerte une ville souterraine, à l'abri des bombardements, où seraient organisés les loisirs, orchestres, etc... Enfin, il a son plan pour le jour de la libération de nos jeunes gens. Il propose de les employer tous dans une immense usine de T.S.F. dont il serait l'animateur: il est en effet spécialiste d'électricité. Les fonds manquent; aussi suggère-t-il de créer à la Communauté une société anonyme à cet effet.

En attendant de devenir un maître des ondes, il se contente de transmettre par des voies qui lui sont propres, des messages familiaux pour la France ou pour des prisonniers de guerre sans nouvelles de Tunis.

Bon type finalement, mais combien étrange!

## LE SERVICE DE RECRUTEMENT

**A** PRÈS le chaos des premiers jours, peu à peu le service s'organise (1).

Le travail était loin d'être réglé rationnellement, comme on le verra dans d'autres commissions, à la Trésorerie par exemple. On n'était pas fâché d'y maintenir parfois, une confusion qui permettait de donner aux Allemands l'apparence de l'effort impuissant devant des difficultés insurmontables. Lorsqu'un jour, Zaewecke voulut s'occuper lui-même de certains récalcitrants du travail, on lui remit à dessein les noms de jeunes gens exemptés régulièrement sur ordre de divers bureaux allemands. Au retour de sa tournée, on lui répliqua très innocemment: « Vous avez pu vous rendre compte que ceux que l'on croit récalcitrants, sont en réalité déjà enrôlés dans d'autres affectations. » Il y aurait eu beaucoup à dire sur ces affectations.

C'est à M<sup>e</sup> Paul Chez qu'échoit, après le 9 Décembre, le rôle redoutable de diriger le service.

(1) Au moment de prendre son aspect définitif, il apparaît subdivisé en sections :

- 1<sup>o</sup>) Le Secrétariat du Recrutement et le Fichier;
- 2<sup>o</sup>) Le Casernement enregistrant tous les départs, et retours des travailleurs;
- 3<sup>o</sup>) Le Service du Pointage et d'Inspection des camps;
- 4<sup>o</sup>) Le Service des convocations et des recherches.

De toutes les servitudes de l'occupation, le travail forcé, et son complément le recrutement des travailleurs, par les Juifs eux-mêmes, est sans conteste la plus pénible, la plus odieuse.

Les Barbares nous imposent de conduire nos amis, nos frères, nos enfants, dans ces bagnes où notre sollicitude va essayer d'apporter un peu de bien-être, un peu de réconfort.

Ghez se donne sans partage à cette tâche. Délaissant son foyer meurtri, luttant jusqu'au bout, « Marche ou Crève », il prend la responsabilité d'une charge écrasante, autant par la besogne matérielle que par les débats de conscience de tous les instants, si douloureux pour l'honnête homme et pour le patriote.

De grand matin au rassemblement, anxieux de la catastrophe, en butte tout le long du jour aux récriminations des uns et des autres, il se dépense à Tunis ou à l'extérieur, où il se rend plus tard en inspection : il s'efforce de remonter ces hommes qui n'ont pas, pour supporter les désagréments de la vie des camps, cette joie du sacrifice qui ranime les soldats dans les moments de dépression. Devoir civique, certes, ils l'ont compris dans les journées de décembre, mais avec le temps, ils se lassent, ils se laissent déprimer par la prolongation de l'épreuve, les travaux auxquels ils ne sont pas accoutumés, les misères, les bombardements, la nostalgie du foyer.

Ce sont les moments durs : Ces hommes, on comprend leur peine, on voudrait faire droit à leurs plaintes légitimes, mais on ne peut et on en souffre.

Ghez est fatigué, douloureusement frappé ; ses nerfs sont

à bout, son caractère s'en ressent. Il a des accès de pessimisme aigu. Comme en outre, il a tendance à extérioriser ses pensées, ses sentiments, et jusqu'à ses sensations, « sentant tout haut » ses contrariétés et ses angoisses, il en devient même désagréable, injuste dans ses colères. Très impulsif, il lui arrive de foncer tête baissée sur l'incident, parfois influencé par d'autres dont les intentions ne sont pas toujours aussi pures que les siennes ; il le regrette après mais il recommencera le lendemain.

On ne lui en voudra pas, réalisant la somme d'épreuves endurées par lui et son dévouement à l'œuvre commune qui nous retient jusqu'au bout.

Le service de recrutement, c'est donc Ghez ; tous les autres, conseillers et adjoints comme Victor Bismut et Georges Krief, ou organes d'exécution, tous font corps avec lui et agissent de concert.

Tel quel, avec ses imperfections mêmes, ce rôle ingrat devait être assumé. Certains seraient tentés de puiser, dans des griefs particuliers, un ressentiment à l'encontre du service ; d'autres, s'écartant de la réalité, oublient de reconnaître l'état de nécessité.

Attachons-nous, sans séparer les activités les unes des autres, au résultat général, qui est sans précédent, pour être assuré d'avance dans un régime de liberté et de bonne foi, du jugement de l'Histoire, et ce qui est toujours plus difficile, du jugement de nos contemporains.